

Francis Yaiche

Synergies Pologne n° spécial - 2011 pp. 5-8

PASSAGERS ET MESSAGERS DE POLOGNE ET DE FRANCE OU QUAND LA TRAVERSÉE DES FRONTIÈRES PERMET DE PENSER AILLEURS

« Si les hommes définissent leurs situations comme telles,
elles sont réelles dans leurs conséquences ».
Théorème de Thomas de William Isaac Thomas

« Comment peut-on être Persan » questionnait Montesquieu dans ses célèbres *Lettres Persanes*. « Comment peut-on « être » Polonais, Français ? » Comment peut-on « devenir » Français, être et rester soi-même, comment peut-on « être » Français d'origine polonaise, Polonais d'origine française, polono-français ou franco-polonais ? Comment peut-on se mélanger, se cliver, se diviser, se partager ? Et d'ailleurs, « Comment peut-on être soi-même ? » et « Y-a-t-il un moyen d'être uniquement soi-même ? », comme le demande un coiffeur au narrateur-journaliste Djelal Bey dans le roman *Le Livre Noir* du Prix Nobel de littérature turc Orhan Pamuk. Quid des « racines » et du sentiment d'être « déraciné » ?

On sait que la Pologne et la France sont deux pays marqués par des liens anciens, riches, parfois complexes, où s'entremêlent l'Histoire et la « fata humana », le sort des humains.

La sociologie américaine d'Albion W. Small et de Robert Park nous a enseigné dès le début du XX^e siècle, une approche nouvelle des phénomènes migratoires en les appliquant au « laboratoire social » qu'était devenue la ville de Chicago, ville passée de 1840 à 1930 de 3000 à 3 millions 400.000 habitants, une explosion démographique sans précédent engendrant nombre de bouleversements et déséquilibres, individuels et sociaux. Méthodologiquement, l'Ecole de Chicago prône une approche radicalement nouvelle restée célèbre sous l'appellation d'« observation participante », et se réclame de deux courants de pensée : le darwinisme social et l'interactionnisme symbolique¹. Il s'agit de rompre avec la sociologie durkheimienne qui considère avec suspicion le point de vue des acteurs sociaux et de prendre en compte, de l'intérieur, tous les témoignages susceptibles d'être récoltés : entretiens, récits de vie, lettres, correspondances entre enfants et parents, journaux intimes, etc. Le point de vue l'acteur devient ainsi la matière première de cette nouvelle sociologie, une sorte d'ethnographie où le chercheur n'hésite pas à aller sur le terrain, tel un grand reporter.

La ville de Chicago fut alors regardée par ces universitaires chercheurs comme un milieu naturel (d'où le concept « d'écologie urbaine »), une ville frappée par des vagues de migrants, comme le serait une côte par les vagues de la mer, une côte sans cesse remodelée

par les « coups » répétés, et parfois violents, de ces vagues de migrants. Chacun a en mémoire la série télévisée *Les Incorruptibles* avec l'inspecteur Eliott Ness luttant à Chicago contre les réseaux de trafiquants d'alcool de la pègre italienne d'Al Capone, un mafieux au fait de sa gloire dans les années 1930. Mais l'immigration était aussi à Chicago, outre rurale, russe, irlandaise, en provenance d'Europe de l'Est, et singulièrement de Pologne.

« Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant » parut en six volumes de 1918 à 1920 sous la signature de William I. Thomas et Florian Znaniecki². Il obtint, d'emblée, un impact considérable car l'étude brossait un tableau de l'immigration à Chicago au travers d'une « autobiographie » et d'un portrait d'un Polonais à la condition misérable : Wladek Wisniewski. La Grande Guerre, la Grande Dépression étaient évidemment des moments de crise politique, sociale et économique particulièrement difficile à supporter pour ces étrangers venus « d'overthere ».

Ce qu'apporte l'Ecole de Chicago, après les études de Georg Simmel sur l'étranger et l'homme marginal (ou en marge), c'est une réflexion sur l'immigré de deuxième génération qui, du fait de sa double appartenance linguistique, culturelle et souvent religieuse, se trouve rejeté par les deux communautés alors qu'il est précisément celui qui peut constituer le lien, être le *go-between*, le messenger. L'immigration est décrite comme une suite de « désorganisations » et de tentatives de « réorganisations ».³ Dans le contexte d'une époque qui attribuait les différences de comportement des individus à des différences ethniques et raciales (les Italiens sont des voleurs, les Noirs des fainéants, les Polonais des ivrognes, les Français des gens sales, etc.), cette vision « anti-raciste » représentait une rupture radicale. On sortait du biologique pour aller vers le concept de socialisation, le processus permanent par lequel le « soi » se constitue par interaction avec autrui.

Le projet de ce numéro spécial de *Synergies Pologne* est d'une ambition évidemment plus modeste que les immenses travaux de ces chercheurs de l'Ecole de Chicago qui ont marqué l'histoire de la sociologie contemporaine. Mais nous voulions marquer, à notre façon, et à l'occasion de la célébration du centenaire du Prix Nobel de Marie Skłodowska-Curie, ainsi qu'à celle de la Présidence de l'Union Européenne par la Pologne, l'histoire d'une certaine ethnologie ou ethnographie des relations entre les deux pays que sont la Pologne et la France et singulièrement en apportant notre contribution au débat sur l'immigration polonaise en France, mais plus largement au débat sur l'immigration, par des portraits, récits, biographies et autres études sur des individus ou des groupes. C'est ici « La face humaine de l'immigration » que nous voulons évoquer, comme l'écrit la documentariste Yamina Benguigui à propos de son très beau téléfilm *Aïcha*.

La grande Histoire est le produit - plutôt que la somme - d'histoires singulières ; et les relations humaines qui sous-tendent, voire structurent, les relations entre deux pays, résultent du croisement de ces histoires, d'allers et retours nombreux, inattendus voire parfois paradoxaux, de rencontres, de mariages, et bien sûr de « descendances ». Et le « choix » de quitter son pays pour faire sa vie ailleurs, pour prendre racine dans un pays étranger résulte le plus souvent d'un hasard ou d'une nécessité qui confinent au « crève-cœur », à la culpabilité, au sentiment mêlé et sourd de trahison et d'abandon. « Partir, c'est mourir un peu », dit un proverbe français, à écho sans doute universel, car il y a dans cette démarche un dilemme cornélien qui conjugue vie, mort et bien sûr amour. Quand votre inconscient collectif (je veux parler là de la Pologne), quand vos parents, vos amis, vos professeurs s'unissent (parfois) pour vous chanter la chanson de Jacques Brel « Ne me quitte pas », le candidat au départ est bouleversé par la perspective de cette séparation,

peut-être de ce divorce, par ce saut dans le vide, par ce « saut de l'ange » ; et cela, même s'il ressent la même nécessité de le faire qu'un enfant devenu adulte quittant le domicile de ses parents. Car il s'agit là d'amour, de cœur, lorsqu'un homme - ou une femme - quitte son pays, sa patrie, sa terre maternelle, même si, parfois, il peut y avoir eu du rejet, de la révolte, de la détestation ! « Entre les deux, mon cœur balance » dit la chanson. « J'ai deux amours, mon pays et Paris », semble lui répondre de façon non tranchée, Joséphine Baker, une chanteuse-danseuse américaine noire qui choisit de prendre la nationalité française en 1937, qui servit dans la Résistance et les services de l'espionnage français.⁴ « Certains ont pleuré sur leur bêtise », d'autres n'ont jamais regretté leur choix.

Comment ne pas évoquer ici, par exemple, et à propos de « choix de Sophie », le récit fait par Benoît Hocquin de ces Français dont les parents polonais « avaient émigré en France dans les années 1920, quand ce pays cherchait des bras, dans les mines et l'agriculture notamment. Entre 1945 et 1948, par idéalisme ou mélancolie, ils sont repartis en Pologne. 1750 personnes ont ainsi pris le chemin du retour, emmenant une mémoire française qui deviendra vite une inextinguible nostalgie. »⁵

« Nous avons une moitié du cœur française, une moitié polonaise », explique Ryszard Jozef Bogdanski, un Normand né à Rouen en 1930, qui ne veut pas choisir. Il se souvient qu'en 1945 « Des gars avec des chapeaux sont passés dans la colonie polonaise et nous ont demandé : voulez-vous la nationalité française ? Mon père a hésité. Il a pensé que ce serait plus facile pour ses enfants d'étudier en Pologne. Il disait : « ici, qui apportera des fleurs sur nos tombes ? »

Le « moi » est un Parlement. « Tadeusz Galuszkiewicz, né en 1930 à Cagnac-les-Mines (Tarn), se rappelle également le différend qui a agité les siens. « Deux de mes frères s'étaient enrôlés dans l'armée polonaise. L'un nous écrivait de venir, l'autre nous disait de ne surtout pas le faire. Mon père était pour partir, il parlait de la ségrégation que nous subissons ici. Ma mère voulait rester. « Woicek a emporté la décision « Il a dit : « Si ça ne nous plaît pas, nous reviendrons. » Sur les sept frères Galuszkiewicz, trois sont restés et quatre sont partis avec le père. »

C'est ainsi qu'à Walbrzych ou Gorce, en Silésie, dans des villes minières anciennement allemandes et annexées par la Pologne en 1945, on a pu entendre parler français pendant des décennies dans les tramways de la ville, avec l'accent du Tarn, de l'Aveyron ou avec l'accent du Nord et du Pas-de Calais, un « ch'ti » que ne renierait certainement pas Dany Boon. On y a créé une association, non DEUX associations, forcément rivales, car bon sang gaulois ne saurait mentir ! On y joue à la pétanque et on y boit du pastis à défaut d'avoir le soleil de Marcel Pagnol, on lit la presse et des livres français et on organise tous les deux mois des bals musettes où on danse la valse et la java. C'est sur ces airs de guinguette des bords de Marne que les Polonais du Sud-ouest de la France rencontrent et épousent parfois des Polonaises du Ch'Nord ! Ailleurs, à Varsovie, où on célèbre le bicentenaire de Frédéric Chopin, le pianiste français Philippe Giusano, lauréat du prestigieux concours Chopin en 1995, fait alterner mazurkas, fantaisies, valse polonaises, nocturnes, ballades... Mais aussi en 2010, le français François Dumont se place parmi les meilleurs pianistes de ce concours.

Beaucoup de stéréotypes circulent sur l'expatriation, et encore davantage sur l'immigration. L'usage du stéréotype est aussi une manière de se rassurer sur sa propre identité ! « Je dois être moi-même, sans me soucier des autres, de leurs voix, de leurs

odeurs, de leurs souhaits, ni de leurs amours ou de leurs haines », soliloque Djelal Bey, le narrateur-journaliste du *Livre Noir* d'Orhan Pamuk, « en contemplant ses pieds qui semblaient satisfaits de leur sort, ou en suivant du regard la fumée de sa cigarette, qui s'élevait vers le plafond ; si je n'arrive pas à être moi-même, je deviens l'homme qu'ils veulent que je sois, et je préférerais n'être rien du tout, plutôt que l'individu insupportable qu'ils voudraient que je sois. » Pourtant il est clair pour lui qu'il « est » Turc, incontestable qu'il « est » stambouliote.

« L'identité est capitale dans la vie des hommes, ajoute Henri Bonnard⁶. Dès la naissance, l'individu est inscrit au registre de l'état-civil et par là déclaré autre que tous les autres hommes, même un éventuel jumeau homozygote. Sauf accident relevant du psychiatre, chaque individu à l'intuition de son identité, associée à mille expériences propres de plaisir ou de douleur. Les problèmes commencent quand il faut la manifester, en donner conscience à autrui. L'intuition ne se communiquant pas, on se rabat sur un inventaire de propriétés. Les cartes d'identité consignaient autrefois la taille, la couleur des cheveux, la forme du nez, du visage, les « signes particuliers », les empreintes digitales. Aujourd'hui, elles ne font plus guère état que de la taille approximative ; les signes particuliers se résument ordinairement en trois points de suspension, les empreintes digitales ont disparu⁷. Il ne reste, comme moyen d'identification, que la photographie - image d'un passé souvent très dépassé - et la signature qui ne prouve l'identité qu'à d'éminents experts, éminemment faillibles ; pareillement, les empreintes digitales ne seraient utiles que si les commerçants, les guichetiers de la poste et des banques étaient en mesure de les vérifier. Bref, l'identité est une notion purement intuitive, et la caractérisation n'est qu'un moyen détourné, souvent trompeur, de la circonscrire. »

Bien des gens voudraient échapper à leur identité, être « un autre » : le seul moyen qu'ils imaginent est de modifier leur physique, leur « look », leur comportement ; en vain ! » Ceux dont nous contons l'histoire dans ce recueil ont quitté leur patrie pour « s'établir » dans un autre pays, ils ont adopté une autre langue, une autre culture, d'autres mœurs et coutumes. L'identité n'est-elle pas indépendante des modifications, indifférente à ces changements ?

Notes

¹ Le darwinisme social applique les principes de la sélection naturelle aux rapports sociaux (par exemple le « Struggle for life » et la coopération). Il est inspiré des travaux de H. Spencer et de G. Simmel. L'interactionnisme symbolique est lui inspiré des travaux de GH Mead et de Ch. Cooley. Selon ces sociologues, les individus ne subissent pas véritablement les faits sociaux, mais les produisent par leurs interactions. Le « moi » est une sorte de « millefeuille », une entité constituée des mille feuilles sur lesquelles se sont écrites les récits des interactions d'avec chacune des personnes rencontrées dans une vie. Le « moi » n'est donc pas une réalité endogène, comme le professent les freudiens, mais une réalité exogène. C'est même, pour le plus célèbre d'entre eux, Erving Goffman, « le produit d'un spectacle ».

² Paru aux éditions Nathan en 1998.

³ On désigne sous le mot d'«-organisation » l'état d'un groupe dont les individus partagent un ensemble de conventions, d'attitudes et de valeurs. La « désorganisation » marque le déclin de l'influence des valeurs sur l'individu, qui se détourne de son groupe primaire.

⁴ Les paroles exactes sont : « J'ai deux amours, mon pays et Paris. Pour eux toujours mon cœur est ravi. Ma savane est belle, mais à quoi bon le nier, ce qui m'ensorcelle, c'est Paris, Paris tout entier... »

⁵ Nous empruntons tous les témoignages à l'enquête parue dans le journal *Le Monde* du mercredi 16 mai 2007 sous la plume de Benoît Hocquin, envoyé spécial en Silésie, que nous remercions chaleureusement ici pour ce travail remarquable.

⁶ Bonnard H : *Identité et propriété* in *L'information grammaticale* n° 58, octobre 1993.

⁷ Depuis peu les services des préfectures françaises prennent l'empreinte des dix doigts du demandeur de passeport ou carte d'identité.